

Une féministe pas comme les autres : Hephzibah Menuhin-Hauser

Autor(en): **Menuhin-Hauser, Hephzibah**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **69 (1981)**

Heft [2]

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-284282>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une féministe pas comme les autres : Hephzibah Menuhin-Hauser



Hephzibah au piano
dans ses jeunes années

Plusieurs lectrices de FEMMES SUISSES connaissent Hephzibah pour l'avoir entendue au piano, seule ou avec son frère Yehudi. On la connaît peut-être moins pour ses convictions féministes et humanistes. C'est pourquoi nous publions ici des extraits de l'allocution de Madeleine Santschi-Graff lors du service funèbre le 5 janvier au cimetière israélite de Willesden, à Londres.

« Voici vingt-cinq ans que nous nous connaissons, Hephzibah et moi, et je me souviens encore de la phrase qu'elle prononça à la fin de notre première rencontre : « Tu es quelqu'un de bien. Seulement, c'est dommage, tu ne le sais pas. »

Car c'est cette même phrase, ou quelque chose d'approchant, qu'Hephzibah m'a toujours semblé vouloir adresser au monde derrière son tendre, moqueur regard bleuet : « Vous êtes quelque chose de bien, mais c'est dommage, vous ne le savez pas. »

Il y avait de cela dans ce cri pathétique et joyeux qu'elle adressait aux femmes, à toutes les femmes du monde, pour tenter de leur faire prendre conscience d'elles-mêmes et de leurs responsabilités dans un monde d'hommes qui semble parfois s'acharner à sa propre destruction. Aux scientifiques, pour les rendre attentifs à leur rôle dans cette menace nucléaire qui véhicule par-dessus nos têtes des centaines, voire des milliers de fois plus de bombes qu'il ne serait nécessaire pour détruire la planète entière. Aux hommes politiques, pour les adjuer d'être moins aveuglés par le pouvoir et l'argent et de privilégier un peu plus la fraternité. Aux musiciens, pour réveiller leur grandeur d'homme à l'intérieur de leur art et les soustraire à la tentation d'être ce qu'elle appelait parfois « le parfum d'une société mourante ».

Aux femmes battues, pour leur dire : reconnaissez votre dignité. Ne cédez pas au chantage de la peur qui suscite l'agressivité. Aux adultes, pour rappeler les droits de l'enfant à l'amour...

Lutter, contre les prisons et pour le droit au respect des prisonniers innocents ou coupables entassés dans les geôles, pour les droits des chômeurs et des émigrés. Lutter contre la guerre, l'injustice, l'inégalité, le racisme, la bêtise, contre les formes d'école ou d'enseignement qui, souvent plus que développer ou instruire, conditionnent et aveuglent, qui fait que parallèlement 12 millions d'enfants sont morts de faim l'an dernier, alors que les poubelles de New-York reçoivent chaque jour de quoi nourrir au moins cinq fois cette même ville.

Ensemble nous avons tenté un livre « Dialogue pour un Dialogue », où nous avons abordé le difficile problème du dialogue de l'homme et de la femme, de la mise en commun de leurs peurs, de leurs angoisses et de leurs espérances, des tabous aussi qui sous-tendent leurs relations et par lesquels passent (autant que par les rapports entre les générations) une partie de la paix ou de la non paix du monde.

Car Hephzibah voulait la paix, croyait à la paix. Parfois avec l'acharnement des martyrs. Je veux dire par là, encline à croire qu'il suffisait de vouloir pour que cela soit et minimisant peut-être les forces du bien et du mal qui sous-tendent nos pulsions et font de nos vies de perpétuels royaumes combattants. (Il est éloquent qu'elle ait choisi le premier jour d'un an neuf pour mourir).

En elle il y eut ce désir fou et doux d'harmonie et puis, comme pour chacun de nous, la réalité : cette pâte dans laquelle nos désirs sont fermentés. Les dernières années d'Hephzibah furent de dures années, parcourues les yeux ouverts : sur la maladie, la souffrance, sur les autres, leurs limites et les siennes. Ardu déchiffrement. Dure intégration, qu'elle reprenait sans cesse en même temps que se dégageait, en elle et d'elle, l'essentiel. Ainsi lorsque ses cheveux commencèrent à tomber

sous l'effet de la chimiothérapie : « Tu sais, j'ai découvert que je n'étais pas mes cheveux ». Et d'ôter son fichu pour montrer la forme ivoire et parfaite de son ovoïde petite tête...

Les dernières semaines de sa vie furent une grâce : celle de découvrir qu'elle pouvait être aimée pour elle-même. « Tu es venue me voir de Suisse pour rien ». « Yehudi est venu déjeuner pour rien... » La découverte de la gratuité.

Tendresse, courage, gâté, intelligence, humour, amour... Une indomptable révolutionnaire ! Je l'appelais : « Soleil ». Elle me disait : « Soleil ». C'est ce soleil que nous partageons avec elle en cet instant, transformant le deuil en lumière. ●

Tendresse, courage, gâté, intelligence, humour, amour... Une indomptable révolutionnaire ! Je l'appelais : « Soleil ». Elle me disait : « Soleil ». C'est ce soleil que nous partageons avec elle en cet instant, transformant le deuil en lumière. ●

Hephzibah ma sœur

Tiré du « Voyage inachevé », autobiographie de son frère Yehudi Menuhin (p. 118, Ed. Seuil).

Yehudi et Hephzibah sont adolescents et passent l'été de 1932 à Ville-d'Avray, près de Paris.

« ... La compréhension mutuelle, l'intimité, la confiance et l'aisance qui avait toujours régné entre Hephzibah et moi avaient mûri à Ville-d'Avray grâce à la musique et révélé que nous avions des âmes siamoises. Le duo semblait quelque chose d'instinctif chez nous ; même en nous tournant le dos, nous pouvions curieusement deviner les sentiments et intentions exacts l'un de l'autre... »

... Un soir, Hephzibah et moi interprétâmes ensemble une sonate de Beethoven pour l'amicale compagnie (il s'agit des amis des parents de Yehudi, dont Jacques Thibaud, Pierre Monteux et le professeur de Menuhin, Georges Enesco). A la surprise générale, Enesco décréta immédiatement que nous devions jouer ensemble en public. »